



«Salvador de Bahia», 2002, encre sur photographie (120 x 320 cm). Banier a repris certaines photographies, les couvrant de peinture ou de mots jetés comme des bouteilles à la mer.

PHOTO. Deux cents images de François-Marie Banier à Paris:

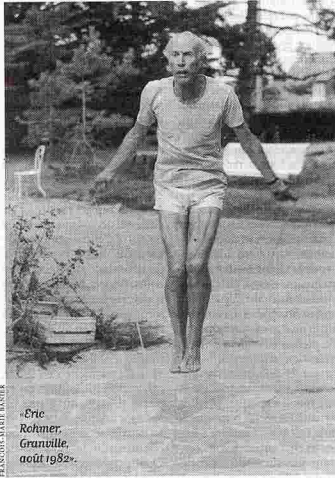
«PLONGER AU CŒUR DE L'HUMAIN»

François-Marie Banier
Maison européenne de la photographie (MEP), 5-7, rue de Fourcy, 75004, Paris. Jusqu'au 15 juin. Rencontre le 9 avril à 18 h. Tél.: 01 44 78 75 00. Et un livre édité par Gallimard, textes de François-Marie Banier, Martin d'Orgeval, Patrick Roegiers, Ernesto Sabato, 350 pp. (dont 180 photographies), 45 euros.

François-Marie Banier n'a pas la langue dans sa poche, ni les yeux. D'où sa présence à la Maison européenne de la photographie (MEP), à Paris, où il reçoit à la cafétéria comme s'il était chez lui. Il l'est, en quelque sorte, puisque pour trois mois il se voit l'unique photographe-écrivain à exposer sur les trois étages de la MEP, presque 200 photographies. De ses premières à 14 ans («Mon père, ma mère avec les deux chinahuas») à ses toutes dernières, c'est une exposition vivifiante, conçue avec panache et bonne humeur — contrairement au pendant livre, assez fade malgré Beckett en couverture. On y retrouve certains portraits qui ont fait

sensation (Caroline de Monaco, tête rasée comme une nageuse de la RDA; Marcello Mastroianni en derviche; Silvana Mangano, tragiquement belle), mêlés à des figures anonymes devenues célèbres, comme les fameuses jumelles du jardin du Luxembourg. Le temps passant, Banier a repris certaines photographies, les couvrant de peinture ou de mots jetés comme des bouteilles à la mer, interventions pas toujours pertinentes. Mais parfois, miracle, ça marche, comme cette image de jeunes Brésiliens sur la plage de Bahia, délicatement ajourée d'encre comme un mouchoir de jeune fille.

François-Marie Banier fêtera ses 56 ans le 27 juin. Il paraît heureux, et répond sérieusement aux questions, lui réputé insolent. Est-il souffrant? Ah, il lève ses yeux bleu marine au ciel et commence à s'énerver, c'est bon signe... L'occasion de saisir quelques souvenirs de celui qu'on crut un enfant prodige avant de s'apercevoir



Eric Rehmer, Granville, août 1982.

qu'il était comme les autres: moitié Cendrillon, moitié Robin des Bois.

Enfance. «Mon père était publiciste, ma mère femme française. C'est à cause de mon père que j'ai attrapé le virus inconscient de la photographie. Il recevait tous les illustrés, Vogue, Jardin des modes, Elle, Modes & Travaux, etc. Mon père était Hongrois, il est venu en France dans les années trente, et c'est pour cette raison que j'aime à la folie ces photographes géniaux que sont Brassai, Kertész, Moholy-Nagy. Avec mon père, on a raté notre rencontre. Nous étions trois enfants, tous nés en juin, étrangers les uns aux autres. C'est l'identité de l'autre que je cherche à travers la photographie.»

Rue. «J'ai vécu tout de suite dans la rue, et c'est là que j'ai eu le goût des vagabonds. J'ai cherché la vérité, le goût des êtres les plus vrais, les plus francs. D'abord les clochards, ensuite les artistes. C'est comme ça, je parle avec Yves Saint

Laurent, je connais Horowitz ou Nathalie Sarraute par cœur, et beaucoup d'autres aussi. Je suis à l'écoute de leur recherche, de leur manque. Je viens d'une famille qui n'existe pas, et je suis l'ami qui n'existe pas.»

Pose. «Je déteste la pose en photographie, qui est l'archétype de la photo ratée puisqu'elle est voulue. J'ai l'obsession de faire renaître sur le papier des moments qui vont devenir impérissables. C'est ça que je cherche, c'est l'éternité. Je la guette, je la repère, je l'attends. La photographie ne se révèle qu'au tirage. Lorsqu'on est devant ce rectangle ou ce carré. Est-ce que l'autre est là tout entier? Est-ce qu'il joue la comédie? Et comme une photo peut être ennuyeuse, j'ai commencé à écrire dedans. Une photographie, c'est se raconter une histoire; écrire sur une photographie, c'est lui raconter une histoire.»

Peinture. «La peinture est venue naturellement. C'était une joie de revoir certaines photo-

graphies et de pouvoir changer la couleur du ciel ou de glisser un sourcil entre les jambes de Johnny Depp... Tout à coup, c'est l'intrusion d'un monde nouveau chargé de souvenirs et d'un autre futur. Je peins sur les photos depuis 1994, et c'est comme un état de furie. On est assez proche de la folie quand on fait ça, on est quelqu'un d'autre dans une autre réalité. On devient soi-même visionnaire. C'est bien Victor Hugo qui a arrêté de faire tourner les tables, hein, parce qu'il a failli devenir fou?»

Man Ray & Compagnie. «J'ai connu Man Ray grâce à Dali et à Marie-Laure de Noailles. Il avait 80 ans, moi 18. Et il ne cessait de me répéter: mais je ne suis pas photographe, je suis peintre... J'adore Nadar, son intensité, sa simplicité et ce regard qui statufait. J'ai aimé Diane Arbus, violemment. Et puis Robert Capa, quelle force,

et aussi ce grand reporter, Don McCullin. Il a une vision panoramique et juste, il est au plus près du tremblement de terre que sont toutes ces photographies de guerre. J'ai bien connu Horst et Lariguet, notre Miró de la photographie.»

Paysages. «Non, je n'ai jamais photographié de paysages. Pour dire la vérité, le paysage, c'est compliqué. Il faut trouver la distance juste. Avec les gens, j'y arrive grâce à mon enfance bancale. Mais je ne fais pas de nus non plus, vous l'avez remarqué?»

Le temps arrêté. «Photographe, c'est plonger au cœur de l'humain. Il y a une philosophie derrière tout ça, un recul, des limites aussi. J'ai connu beaucoup de gens au regard lui mort. Je pose juste un regard sur leur vie. Les médecins font des constats de décès, moi, je fais des constats de vie.»

Recueilli par
BRIGITTE OLLIER